

Ici, il est question de la première séparation avec son enfant. Le bisou du matin, le retour le soir, la crèche, la nounou, la vie qui reprend alors que tout a changé, la pause nécessaire qui prend fin souvent trop tôt pour des coeurs et des peaux qui fusionnent encore. Il est question de Nour et du fil que l'on peine à couper alors que tout reste à tisser.



crédit photo : Lisa Sorgini

Nour,

La première séparation

Depuis son premier cri, je suis là. Il est de toutes les aventures, je suis de tous ses pleurs, ses besoins, ses câlins. Depuis que mon fils est né, je ne fais qu'un avec lui, je tisse le lien, je prends ma place, je la partage avec son père, évidemment, avec ma mère parfois, quand j'ai besoin de prendre du temps pour moi et que trop rarement je me l'autorise. Huit mois se sont passés comme j'ai pu. Je fais partie des familles pour qui la crèche est possible, à condition d'attendre la rentrée. Je me suis arrangée avec le travail, j'ai jonglé, nous avons établi des plannings, trouvé des solutions. Je me suis agacée quand il se réveillait trop vite de sa sieste, j'en ai voulu à son père quand il rentrait tard, je n'ai pas toujours voulu aller au parc, je n'ai pas souri béatement à chaque nouveauté de mon bébé, mais je peux tout de même dire que j'ai profité de lui. J'ai écouté mon père me dire que c'est une chance de prendre le temps de faire connaissance. Et puis, septembre est arrivé.

J'ai rencontré les dames qui allaient vivre chaque minute de la vie de mon enfant quand j'irai travailler. J'ai trouvé le lieu bruyant, l'extérieur petit, mais j'ai souri à pleines dents. Parce que la directrice m'a dit qu'il fallait le préparer à la séparation, j'ai noté ce qu'il était bien de faire, je lui ai beaucoup parlé, j'ai susurré des mots à son oreille quand il dormait la bouche ouverte. Et au milieu de tout ça, j'ai oublié de me parler. On me répétait que je devais avoir hâte de changer de cadre, qu'il était bon de couper le cordon. Sur le papier, j'étais d'accord. Dans la réalité, je ne faisais pas la liste de tout ce que j'allais retrouver, j'imaginai tout ce que j'allais manquer. Et puis mon bébé, qu'allait-il penser ? On fait un petit et on reprend sa vie ?

Il y a eu la période d'adaptation, une heure par-ci, deux heures par-là. Je les voyais comme des parenthèses éphémères, des pauses inespérées. Jusqu'au premier matin où il fallait partir au bureau, déposer le *paquet* et vivre une journée *normale*, chacun de son côté. Je l'ai installé sur le tapis, j'ai mis une tonne de jouets devant lui. Il me regardait, les yeux ronds. À reculons, j'ai collé un sourire sur mon visage et j'ai retenu mes larmes. Dans le couloir, je n'ai pas entendu ses pleurs et je me suis mise à penser que nous étions faits du même bois, de ceux qui font semblant que tout va. Sur le trottoir, j'ai cherché à attraper une poussette qui n'était pas là, j'ai pris à droite vers notre promenade matinale au lieu d'aller vers le métro. Je ne savais plus très bien pourquoi j'étais sortie de ce lieu étranger sans mon bébé. J'ai appelé son papa. Ensemble nous nous sommes rassurés. Puis, j'ai téléphoné à ma mère. Elle me répétait que ce qu'il y a de magique dans les séparations, ce sont les retrouvailles quotidiennes qui sont comme des fêtes.

A la fin de la journée, j'ai couru jusqu'à la crèche, j'ai regardé à travers le hublot de sa salle, je l'ai observé tout sourire ramper vers sa convoitise. Je l'ai vu libre et heureux. Et je me suis dit à quel point il était bon et déchirant de faire grandir son enfant.